

3/12/1984

ENTRE LES LIGNES

Rubrique :
Gérard NOËL

Bernard-Henri Levy, prix Médicis

L'homme naît aux franges de la barbarie

Bernard-Henri Levy vient, chacun le sait, d'obtenir le prix Médicis pour son premier roman « Le Diable en tête » (Grasset éd.). Nous avons posé quelques questions à l'un des plus doués parmi les « nouveaux philosophes » :

« — L'homme naîtrait-il bon et serait-il perverti par la société ou bien naîtrait-il mauvais et le but de sa vie serait de s'élever moralement ?

— Je ne pense pas que l'homme naisse bon et qu'il soit perverti par la société. C'est une sottise énoncée depuis deux siècles, depuis Rousseau et sa théorie du bon sauvage. C'est une image utopique et idyllique, de l'état de nature originel, c'est une idée fautive et dangereuse. Je suis plus sceptique et pessimiste.

Je pense personnellement l'inversé. L'homme naît aux franges de la barbarie, de la sauvagerie, avec le risque permanent d'y rechuter. Le travail de l'éthique, de la morale, est incessant pour l'exhausser au-dessus de cet état.

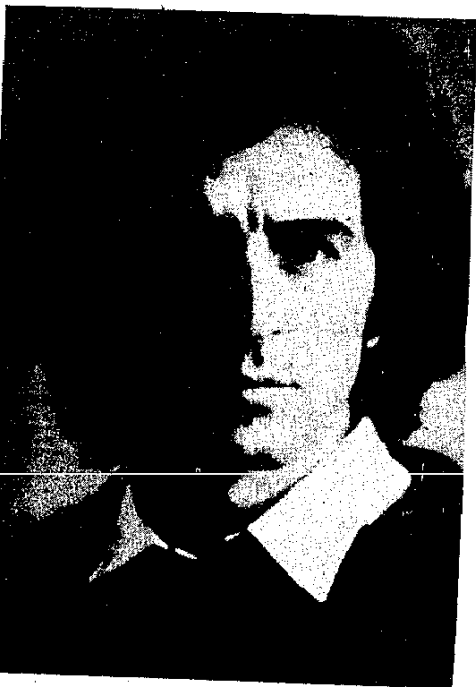
— Croyez-vous à l'importance capitale de l'environnement ?

Je refuse l'alternative « civilisation avec barbarie » ou « retour à l'ensauvagement », avec une part de barbarie. La réponse me paraît être d'un troisième ordre : la civilisation consciente d'elle-même adossée à ce que la Bible appelle la Loi. C'est ce que le grand écrivain juif Albert Cohen appelle le pari sur l'anti-nature. Je n'aime pas Tarzan, la fable de Burroughs, portée récemment à l'écran.

Dans le choix qu'il nous propose, les dés sont pipés. C'est une vision manichéenne et débile qui trague les termes du débat. Alors que notre but, notre devoir, est d'inventer une société moins sauvage, de travailler à réduire en nous la part du sauvage.

— Burroughs a créé un mythe littéraire du XX^e siècle. Comment expliquez-vous son succès ?

— C'est un mythe qui a quelques milliers d'années, une des histoires les plus anciennes où aime se mettre en scène l'humanité. L'homme aime se figurer dans cet état d'enfance, à la fois pour s'extasier sur le chemin parcouru et pour nier le chemin parcouru.



Bernard-Henri Lévy vient, chacun le sait, d'obtenir le prix Médicis pour son premier roman « Le Diable en tête » (Grasset éd.). Nous avons posé quelques questions à l'un des plus doués parmi les « nouveaux philosophes » :

« - L'homme naîtrait-il bon et serait-il perverti par la société ou bien naîtrait-il mauvais et le but de sa vie serait de s'élever moralement ?

- Je ne pense pas que l'homme naisse bon et qu'il soit perverti par la société. C'est une sottise énoncée depuis deux siècles, depuis Rousseau et sa théorie du bon sauvage. C'est une image utopique et idyllique de l'état de nature originel, c'est une idée fautive et dangereuse. Je suis plus sceptique et pessimiste.

Je pense personnellement l'inverse. L'homme naît aux franges de la barbarie, de la sauvagerie, avec le risque permanent d'y rechuter. Le travail de l'éthique, de la morale, est incessant pour l'exhausser au-dessus de cet état.

- Croyez-vous à l'importance capitale de l'environnement ?

- Le vernis est mince et vite écaillé sous lequel grouille la barbarie. Le sauvage est toujours là, tout près, grondant sous la mince pellicule de la civilisation. Je ne crois pas qu'il y ait sous la couche un bon sauvage. Le sauvage, c'est toujours l'horreur, il n'y a pas d'« ensauvagement » idyllique, et charmant.

Je suis un homme des villes, un homme des livres, un homme de la morale, un homme de la civilisation, fidèle en cela à l'éthique juive que les hommes doivent se sentir chez eux parmi les livres, les hommes, les pierres, plutôt que dans la luxuriance des bosquets sacrés, comme dit la Bible, cet état supposé naturel de l'homme d'avant la civilisation, cet état de nature qui est peut-être celui que s'acharment à retrouver les écologistes.

Si nous avons une tâche, nous, êtres doués de raison, ce n'est pas de jubiler de notre proximité toujours menaçante de l'animalité mais d'y résister de toutes nos forces.

Je refuse l'alternative « civilisation avec barbarie » ou « retour à l'ensauvagement » avec une part de barbarie. La réponse me paraît être d'un troisième ordre : la civilisation consciente d'elle-même adossée à ce que la Bible appelle la Loi. C'est ce que le grand écrivain juif Albert Cohen appelle le pari sur l'anti-nature. Je n'aime pas Tarzan, la fable de Burroughs, portée récemment à l'écran.

Dans le choix qu'il nous propose, les dés sont pipés. C'est une vision machéenne et débile qui trisque les termes du débat. Alors que notre but, notre devoir, est d'inventer une société moins sauvage, de travailler à réduire en nous la part du sauvage.

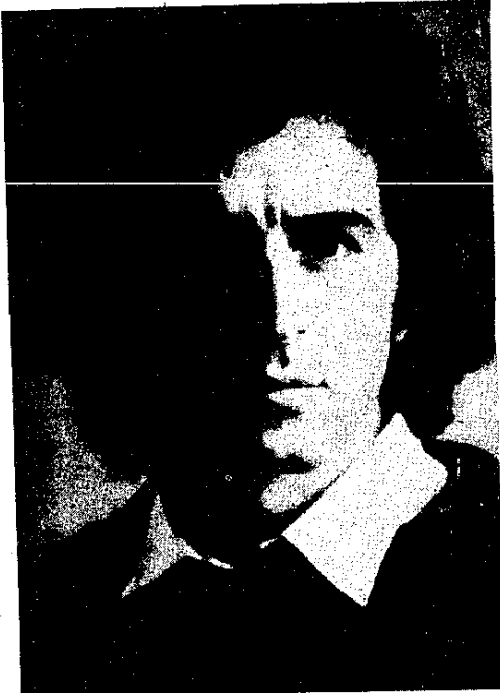
- Burroughs a créé un mythe littéraire du XX^e siècle. Comment expliquez-vous son succès ?

- C'est un mythe qui a quelques milliers d'années, une des histoires les plus anciennes où aime se mettre en scène l'humanité. L'homme aime se figurer dans cet état d'enfance, à la fois pour s'extasier sur le chemin parcouru et pour nier le chemin parcouru (puisque la sauvagerie est toujours latente).

Ce mythe est une reconstitution en accéléré de notre propre généalogie fixée sur un personnage. Tarzan, c'est le trajet de l'espèce en raccourci à l'échelle d'une vie d'homme. Ce mythe nourrit chez l'homme sa passion généalogique.

- Votre position sur l'éternelle querelle de l'inné et de l'acquis ?

- Quelle que soit la réalité de la part respective de l'inné et de l'acquis, laquelle réalité est véritablement connue par les savants (je ne suis pas biologiste), nous devons faire comme si la part de l'acquis pouvait l'emporter sur la part de l'inné. Parler sur l'acquisition qui vient rectifier la part de l'inné. Inversement, il faut prendre garde à la tentation de nier la part de l'inné. C'est la tentation des régimes totalitaires de prétendre fabriquer un homme totalement



nouveau, tellement délié de sa part d'inné qu'on pourrait le façonner à sa guise, comme une matière première, une cire molle où pourraient être imprimés les rêves de chefs mégalomaniaques. La dérogation de l'inné produit le cauchemar totalitaire.

Il me paraît juste de se tenir à mi-chemin entre la

prééminence de l'inné (position conservatrice et désespérante) et la prééminence de l'acquis (position à la fois progressive et totalitaire). De constater l'inefficace empreinte de l'inné et néanmoins de faire comme si elle pouvait être totalement éliminée.

Y.D.